

LA TRIBUNE de L'IMMIGRATION

Organe régional du Centre d'Action et de Défense des Immigrés

Direction, Administration :
rue Alfieri, 2 — MARSEILLE

(C. A. D. I.)

Tarif des Abonnements :
1 an.. 90 francs — 6 mois.. 47 francs
3 mois.. 25 francs



La France a parlé

C'est la France tout entière qui a parlé aux immigrés rassemblés à leur premier grand meeting public à Paris. Les personnalités françaises venues de divers horizons politiques, représentant des opinions religieuses et philosophiques différentes, ont été unanimes à constater que le problème des immigrés doit être enfin résolu dans un esprit de justice et de démocratie.

C'était le fond même de la pensée exprimée aussi bien par le R. P. Carrière que par le député Floimond Bonte, par Daniel Mayer, Albert Bayet et Racamond. Leurs déclarations rejoignent celles qui ont déjà été faites à la conférence préparatoire du 16 septembre par MM. Saillant, d'Astier de la Vigerie, Villon, Hervé et autres représentants de la Résistance française.

C'est pourquoi nous pouvons affirmer que l'opinion française est unanime à demander le changement de régime réservé jusqu'ici aux immigrés, à exiger qu'on les dote d'un statut juridique leur assurant des droits justes et démocratiques.

Le manque de ce statut juridique des immigrés, de la base légale de leur existence était et est encore un paradoxe pour la France. Dans la patrie de la Grande Révolution qui proclama les Droits de l'Homme et du Citoyen, l'immigré était un être sans protection légale et exposé de ce fait au bon

volonté de l'administration. En effet, la loi de 1849 faisait des étrangers une catégorie exceptionnelle à laquelle on pouvait appliquer les principes de l'ancien régime sous forme d'expulsions arbitraires.

Près de cent ans se sont écoulés depuis la parution de cette loi qui, soit dit entre parenthèses, publiée au commencement de la présidence de Louis Bonaparte, était un des signes précurseurs de sa future dictature et de la suppression des libertés démocratiques pour le peuple français. Ceci n'apporte qu'une preuve de plus de ce fait que le traitement des immigrés préfigure toujours la ligne de conduite qui sera adoptée envers les Français.

Or la loi de 1849, sous le régime de laquelle vivent toujours les immigrés, a résisté à toutes les épreuves, à toutes les secousses de l'histoire de France ; les conditions économiques et sociales de l'immigration sont tout à fait autres qu'elles ne l'étaient en 1849 et malgré tout cette loi est toujours en vigueur.

On se rendra mieux compte du caractère anormal de cette situation si on prend en considération qu'en 1851, par exemple, il y avait en France 381.000 immigrés, alors qu'en 1944 il y en a 3 millions, que les travailleurs immigrés constituent actuellement un pourcentage très important dans certaines branches de l'économie nationale française.

Il est donc évident que la loi de 1849 a vécu ; il est nécessaire, d'un autre côté, que la démocratie soit élargie et appliquée aux immigrés qui apportent leur labour à la France et qui lui ont prouvé leur attachement pendant l'occupation et l'insurrection.

Il y avait et il y a une certaine amertume parmi les immigrés quand ils se voient infliger, comme par le passé, éloignements, refus de séjour et expulsions, toujours en vertu de cette fameuse loi.

Il serait difficilement compréhensible que la loi de Louis Bonaparte subsiste encore aujourd'hui, après le plus grand bouleversement que le monde ait jamais vu. D'autre part, il y a toute une série de problèmes qu'il faut résoudre dans l'intérêt même de la France.

Les immigrés qui se pressaient au Palais de la Mutualité en sont sortis avec un sentiment de reconfort. Ils ont vu combien les représentants les plus qualifiés de la vie politique française se penchent avec sollicitude sur leur problème vital et reconnaissent la nécessité d'une Charte des Immigrés, qui permettra à ceux-ci de profiter des bienfaits de la démocratie.

Si toute l'opinion française est unanime à ce sujet, si le problème est mûr pour une solution conforme aux principes de justice et de démocratie, il faut que les actes suivent les paroles.

Les immigrés attendent avec impatience le moment où ils seront soustraits à l'arbitraire administratif, où ils obtiendront une base légale d'existence en France, afin que, débarrassés des soucis liés à leur situation vis-à-vis des autorités, ils puissent se consacrer tout entiers au travail pour la grandeur et la puissance de leur patrie d'adoption.

Editorial du secrétariat général du C. A. D. I. (Paris).

LES IMMIGRÉS DE LA RÉSISTANCE ne veulent pas combattre dans la Légion étrangère

Ceux de la Légion Etrangère, ont, sans doute, bien servi l'Empire Français. Ils se sont battus en braves. Ils ont été néanmoins les soldats d'une époque qui n'est pas la nôtre ; ils ont vaillamment lutté pour une solde, les immigrés de la Résistance, pour un idéal.

Ces derniers sont fiers d'avoir prouvé par de sanglants sacrifices qu'ils veulent et savent combattre pour la France Républicaine, pour la liberté démocratique

du pays qui est leur patrie d'adoption.

Ils ne veulent pas être enrôlés dans des casernes et bureaux spéciaux pour étrangers, mais là même où sont incorporés leurs camarades Français tout comme ils ont été ensemble dans les maquis et devant les pelotons d'exécution.

S'ils sont volontaires, ils ne veulent pas s'engager pour un temps défini, mais pour une cause définie.

Les immigrés habitant la France, désirent être en temps de paix appelés sous les drapeaux avec leur classe, comme la jeunesse française et recevoir une instruction militaire selon leurs aptitudes.

En temps de guerre, ils désirent être mobilisés comme les Français par la mobilisation générale, jusqu'à la défaite irrémédiable de Hitler, ils désirent combattre dans les rangs des F. I., lutter comme tous les antifascistes des Nations unies et des nations opprimées.

Ils désirent être incorporés dans les formations françaises. Ceux dont les compatriotes sont assez nombreux en France pour former des unités nationales, sont prêts à faire partie de ces unités sous l'autorité de l'Armée Française.

Dans la vie économique et sociale, les immigrés de la Résistance partagent le pain et les peines des Français.

Dans les mines, les usines, les champs et les universités, Français et Immigrés travaillent ensemble pour accroître toutes les richesses de la France.

Lorsqu'il s'agit de reconquérir et de défendre richesses et libertés, ces frères d'armes de la Résistance marchent encore ensemble. Le Boche a mêlé le sang des immigrés à celui des Français dans les chambres de tortures et dans les fosses communes.

Pas plus que les buts, les uniformes ne doivent se distinguer.

Cet article que vous avez lu était écrit dans le journal « Vaincre » de Toulouse, quotidien des Forces Françaises de l'Intérieur.

Nous le remercions cordialement d'avoir si bien compris le problème des immigrés et de l'avoir exposé avec un courage bien français.

Les immigrés, dans l'éditorial de la « Tribune » de la semaine passée, nous l'avons dit, veulent combattre.

Après les entrevues du Premier Britannique et du général de Gaulle, il ressort que la France participera plus fortement que dans le passé à la guerre contre les nazis en constituant ses armées.

Il est vrai que certaines catégories de jeunes seront mobilisés, pourquoi ne pas appeler au même titre que les jeunes Français, les jeunes immigrés qui sont impatients d'aller faire payer aux Hitlériens leurs crimes de lèse-humanité ?

Ou alors si on ne veut pas les mobiliser qu'on permette aux immigrés de constituer des bataillons de marche, sous le contrôle des officiers français et aller vaincre au pays des assassins nazis.

Les immigrés, qui sont certains que le gouvernement se penchera pour leur donner un statut juridique, digne d'un gouvernement né dans la résistance républicaine et démocratique, ne veulent pas s'acquitter en disant « Merci », mais en prenant, comme pour l'insurrection nationale, les armes pour écraser définitivement le régime abject des Hitler et Mussolini et Cie, afin que la France, leur seconde patrie, ne connaisse plus d'agression et retourne dans la Paix retrouvée et chèrement acquise dans son grand rôle de civilisation mondiale.

IMMIGRÉS Le Centre d'Action et de Défense des Immigrés (C. A. D. I.)

représentant toutes les organisations des immigrés auprès du Comité de Libération et les pouvoirs publics des Bouches-du-Rhône,

VOUS APPELLE

GRAND MEETING

qui aura lieu
Dimanche 26 Novembre, à 9 heures
AU CINÉMA ELDO

PLACE CASTELLANE — MARSEILLE

sous la présidence d'honneur de M. Aubrac, Commissaire Régional de la République, avec la participation des orateurs et personnalités de toutes les grandes organisations françaises et immigrées.

Pour la continuation de la guerre aux côtés du peuple de France jusqu'à l'extermination complète de l'hitlérisme odieux ;

Pour la lutte commune contre l'ennemi commun ;

Pour la participation ardente des immigrés à l'œuvre de la reconstruction de la France ;

Pour un statut juridique juste et démocratique des immigrés.

IMMIGRÉS de toutes nationalités

Dimanche tous en masse au GRAND MEETING
Le Centre d'Action et de Défense des Immigrés (C. A. D. I.)

Extrait de la Presse française

Nous lisons dans le « Franc-Tireur » sous la plume de Madeleine Jacob.
N'y aurait-il rien de changé ?

Le « Franc-Tireur » de son côté dénonce sous la plume de Madeleine Jacob, l'attitude antisémite de certains employés, trop tolérés dans l'administration :

L'homme est devant vous, timide et indigné.

Il y a de quoi.

C'est un étranger venu en France en 1926.

Il a 39 ans. La guerre, il l'a fait au 4e Génie, l'occupation dans la Résistance où, dès 1943, il est affecté au parachutage d'armes. Du 13 au 17 août 1944, il est de la bataille d'Eggetons, dans les maquis ; à l'arrivée des Alliés, il est incorporé dans un groupe mobile F. I.

Aujourd'hui, il arrive de Belfort en congé de maladie. Il rentre chez lui dans le 14e arrondissement, et son premier soin est d'aller à la mairie pour obtenir ses feuillets mensuels d'alimentation. Rien de plus simple et de plus normal à la fois.

— Vous avez votre carte individuelle d'alimentation ?

L'homme exhibe ses papiers.

— Ce n'est pas ici, répond sur

un ton désagréable la personne à laquelle il s'adresse. Nous ne pouvons vous donner que des tickets pour deux jours de vivres.

Et comme l'homme, qui a déjà fait maintes démarches, insiste un peu, la préposée au service du ravitaillement jette un regard sur la carte d'identité :

— Vous êtes Juif, cela se voit à votre arrogance.

— Madame, je me suis battu, pour la France, je connais la mort, j'ai vu tomber mes camarades autour de moi et je vais me battre encore dans peu de temps.

— On n'a pas besoin de vous, vous n'avez qu'à combattre dans votre pays.

Tel quel.

Vous direz que c'est scandaleux. Confiance pour confiance, nous aussi.

L'employée de la mairie est une Mme C... qui, nous l'espérons, ne sera pas de vieux os dans ses fonctions, ou alors c'est qu'il n'y aurait rien de changé depuis le 25 août 1944. Et cela nous étonnerait.

DISCOURS de M. Villon

secrétaire général du Front National au meeting du C.A.D.I. tenu à Paris

le 28 octobre 1944

« C'est pour moi une grande joie de venir exprimer, au nom du Front National, les remerciements que nous avons à vous adresser pour ce que vous avez fait dans les plus mauvaises conditions de l'oppression hitlérienne. Vous étiez soumis, vous aussi, à encore plus de dangers que nous. Vous étiez soumis à une répression, à des recherches beaucoup plus dangereuses que nous, car nous, nous disparaissions dans la foule, car vous, vous ressortiez toujours avec vos accents, avec vos figures qui vous désignaient aux recherches de la police. Malgré tout, vous avez tenu, on peut même dire que vous avez tenu brillamment. Partout, vous avez été dans la Résistance, je peux témoigner combien l'action des immigrés a été magnifique, et que vous avez été les premiers F. T. P. de la région parisienne ».

Elles sont nées

ailleurs !...

Elles sont nées ailleurs, sous le même soleil !

La France les accueillit et fut leur patrie d'adoption, France éternelle, vraie passionnée de justice, la France qui proclama, il y a 155 ans que les hommes naissent égaux au droit, et que la liberté de vivre et de penser sont des droits imprescriptibles de l'homme.

Et puis l'obscurcissement est venu. Des hommes vinrent de l'Allemagne, qui prétendirent asservir tous les autres, qui étaient nés ailleurs. Ils s'arrogeaient le privilège d'opprimer et de battre, de torturer et d'anéantir tous ceux qui n'acceptaient pas l'esclavage, et trouvèrent dans chaque pays, et aussi en France, des êtres indignes, qui les vendirent leurs frères.

Et la France fut souillée par le vainqueur et ses valets infâmes. Alors les femmes étrangères se levèrent dans le monde. Elles combattirent qu'elles étaient filles, qu'elles étaient mères. Elles bravèrent la torture et la mort, pour travailler à sauver la France, leur mère adoptive.

Elles connaissaient déjà le sordide et immoral, le traître et criminel, et savaient que la lutte serait sans merci. Elles l'avaient déjà rencontrée aux carrefours de l'Europe et savaient à quoi s'en tenir : celle-ci dans les brumes de la Pologne, celle-là dans les noirs forêts des Carpates ou sur les rivages de la Méditerranée, où la montagne descend se noyer dans l'eau bleue.

C'est Viočka, la doctoresse polonaise, mère d'un enfant, dont le mari combat dans l'Armée Rouge, qui transporta des armes dans les pays occupés et participe à l'attaque de la Préfecture à Marseille, combattant parmi les hommes.

C'est Sima, la femme russe étranglée par la Gestapo, morte sans parler pour ne pas trahir ses camarades.

Citons Marie, l'italienne de 19 ans, qui le jour même de la bombe, gémit et réclame sa mère.

« Où est ta mère ? On va te la chercher », insinua perfidement l'ennemi près de son lit de torture. Marie ne lui confia pas où est sa mère, qui habite pourtant le même village, et meurt sans la voir.

Il faut citer Sacha, la femme allemande, mère d'un enfant, fille d'un rabbin, tué par la Gestapo, qui transporte des armes et ravitailla les combattants de la Résistance.

Bouzzia, la Passarabienne, mère d'un enfant, placé parmi les sept plus anciens militants

de la Résistance qui participe aux actions de sabotage.

Parmi tant d'autres encore, parlons de la femme tchécoslovaque, mère d'un enfant, qui, au cours d'une mission d'une importance capitale « celle de faire passer un bataillon de soldats incorporés dans l'armée allemande dans les rangs de la Résistance, est arrêtée par la Gestapo. A demi morte de faim, après quinze jours d'affreuses privations dans une cave, elle parvient à s'échapper, parmi les coups de feu qui cinglent l'obscurité, au moment où les barbares ivres descendent dans la cave pour abattre ses compagnons d'infortune.

Il faut parler aussi du martyr d'Hélène Vagilano, la vaillante fille grecque, qui, avec sang-froid, après avoir collaboré avec un dévouement infatigable au Centre d'entraide des prisonniers de guerre, entre dans l'action directe, et circule dans Cannes avec un poste émetteur dissimulé dans un panier fixé sur sa bicyclette.

Le 29 juillet, la Gestapo l'arrête. Alors, c'est le lent calvaire qui commence : à l'intérieur de la villa Montfleury ; Hélène ne parle pas malgré la grêle de coups. Le 30, elle est enfermée dans un cachot, où les tortionnaires pénètrent de demi-heure en demi-heure, pour la rouer de coups. Le soir nouveau interrogatoire. Hélène méprise les coups ; le fer rouge pourra peut-être rompre son mutisme ? Les brutes ignobles utilisent et amplifient les méthodes du moyen-âge, son dos et ses seins sont atrocement brûlés. Hélène ne parlera pas ! Les coups, les violences odieuses, les brûlures, le jeûne même ne servent à rien.

Le 15 août, alors que les tanks alliés entraînent le sol français, que les armées victorieuses balayent le monstre germanique, les tortionnaires annoncent à Hélène et ses compagnons leur libération par mansuétude du Führer ! Rafinement suprême de la cruauté nazie : Libération par la mort ! Douze balles mettent fin au martyr de l'héroïque Grecque, qui n'a pas donné le nom de ses compagnons, malgré les tortures, l'épuisement, les menaces dirigées contre son père et sa mère, incarcérés comme elle.

Avec le sang français des héroïques combattants de la Résistance, et celui de nos valeureux alliés, Américains et Anglais, le sol français, le sol de la France blessée, humiliée, a bu le sang de la femme grecque, de la femme italienne, de la femme russe et de maintes autres femmes fiancées, filles et épouses, nées ailleurs, sous le même soleil !

CHRONIQUE DES JEUNES

Que les mots suivent l'élan du cœur

Il y a des choses que les lèvres n'ont pas besoin de prononcer pour qu'elles soient comprises.

Et l'Allemand maudit qui se voyait traqué à son tour par les patriotes qu'il avait tenté d'exterminer, n'avait pas besoin d'explication pour comprendre qu'il avait fini de « s'amuser » et qu'il allait payer ses crimes.

Les balles traçaient en lettres cinglantes les phrases que les mots n'avaient pas besoin de former. Et les yeux fixes, déçus, de ceux qui savaient que l'ennemi était l'assassin de milliers de victimes innocentes, punctuaient fortement la phrase qui signifiait toujours : pas un seul Allemand ne doit sortir vivant de la lutte.

Il est des amitiés qui ne demandent pas de parole pour naître. Et dans les maquis, les jeunes immigrés n'avaient pas besoin de parler pour qu'une sympathie puissante les unisse aux jeunes Français.

Mais la main qui avait tenu le revolver savait tout dire à celle qui maniait la mitrailleuse et le soir, quand l'obscurité entraînait dans son ombre le froid glacial et menaçant : le feu terne dont le but était davantage de réchauffer les cœurs que les corps, renvoyait l'un à l'autre les pensées, traduisant les idées et les rendait identiques.

Dans l'action, quand les jeunes repoussaient l'Allemand qui essayait d'incendier leurs fermes, quand ils portaient quelques secondes avant l'explosion qui allait détruire un appareil boche, les regards se croisaient et bien que les lèvres étaient restées immobiles, les patriotes avaient compris qu'ils avaient la même volonté : libérer la France et anéantir l'hitlérisme. S'ils avaient échangé des paroles, un accent inhabituel aurait détruit l'harmonie du dialogue.

Mais les maquis sont redescendus et ont revêtu l'uniforme qui désignera publiquement les héros qui devaient rester inconnus hier. Les silences doivent faire place aux chants, aux appels. Et les battements rapides de leur cœur doivent faire place vibrer autour d'eux une atmosphère de victoire.

Tous ceux qui chantaient silencieusement parce qu'ils étaient sûrs de vaincre doivent maintenant entonner une Marseillaise formidable qui les guidera au dernier assaut.

Hier, ils étaient muets ; aujourd'hui, ils doivent parler. Et les jeunes immigrés doivent dire ce qu'ils ont fait pour la France et montrer qu'ils veulent encore combattre.

Mais ces choses sont plus difficiles à raconter qu'à tuer un

Allemand Car, leur langue se heurte contre les parois de leur bouche. Les sons s'entrechoquent et les phrases se balancent désespérément pendus à un accent douloureux qui n'arrive pas à les faire tenir debout et à les faire entrer dans l'esprit de celui qui les écoute.

Beaucoup de jeunes immigrés ne parviennent pas à expliquer ce qu'ils veulent parce que leur cœur est considérablement en avance sur leur connaissance de la langue française.

La désharmonie risque d'égarer nos jeunes camarades qui s'aperçoivent avec étonnement que nous ne parlions pas la même langue, ne comprenant pas que les cœurs disent de plus belles choses que les mots. Et notre ennemi que nous avons chassé de France mais que nous n'avons réussi encore à exterminer complètement se félicite car il espère qu'une désunion naîtra entre les jeunes Français et les jeunes immigrés. Cette désunion est pour lui la dernière arme qu'il a en sa possession, arme secrète uniquement parce qu'on l'oublie constamment.

Mais qu'il ne se réjouisse pas trop tôt car il n'a jamais été si près d'un échec complet. Ce qu'il attend avec la même impatience qu'un vautour qui voit vaciller un animal ne se produira pas.

Ceux qui se sont compris dans les combats et qui veulent maintenant construire une France

nouvelle et forte ne se perdront plus au travers des sons. Il est moins difficile de manier une grammaire que d'utiliser un fusil dans un maquis.

Et le jeune immigré qui aurait donné sa vie pour chasser son ennemi mortel : le fascisme, saura également prodiguer un peu de son temps et de ses efforts pour empêcher le boche de faire encore du mal par l'intermédiaire de ses agents en France.

Ce qu'il demande, c'est un moyen possible de connaître cette belle langue française dont il a appris l'essentiel puisqu'il savait dire : « Servir la France ».

Il faut que des cours gratuits soient institués le soir afin qu'après avoir travaillé pour la France dans son usine, il puisse encore vivre pour la France le soir dans une tâche aussi féconde et aussi utile.

Il faut qu'à ces cours puissent également venir les plus âgés (nos parents) ceux qui ont encore plus de difficultés à expliquer qu'ils travaillent depuis très longtemps pour la France.

Nos camarades seront, par leur jeunesse et par leur connaissance, un peu meilleure de la langue française un lien de plus entre les Français et les Immigrés.

Il y a trois millions de gens dont les cœurs battent pour la France et qui veulent s'unir encore plus étroitement avec les Français.

Difficultés d'un jeune immigré

De l'école à l'apprentissage d'un métier

Le jeune immigré, lorsqu'il quitte l'école communale pour apprendre un métier, se trouve complètement désorienté du changement qu'il constate dans l'attitude de l'administration française, envers lui.

Il n'arrive pas à comprendre cet amoindrissement de ses droits quand il veut apprendre un métier de son choix. Lui qui jouissait des mêmes droits que les élèves français, qui sentait l'encouragement du gouvernement français alors qu'il fréquentait l'école. Lui qui était favorablement influencé et imprégné de l'esprit français et qui commençait à aimer sincèrement sa patrie d'adoption, constate avec un sentiment douloureux qu'il est maintenant nettement différencié de ses camarades français, qu'il est même considéré comme un indésirable dans l'activité économique de sa patrie d'adoption.

Et c'est au moment où il commence à faire les premières démarches administratives pour obtenir le droit de travailler qu'il comprend avec peine le vrai sens du mot « Etranger ». Et toujours il gardera en lui l'impression fautive, qu'en France aucun droit ne lui est reconnu, aussi méritant qu'il soit, à moins d'être un débrouillard dans le sens péjoratif du mot.

Entrave pour l'apprentissage d'un métier de son choix

A l'Office de placement de la main-d'œuvre étrangère où il ira se renseigner (où les longues heures d'attente ne lui seront pas épargnées) il sera en butte à d'autres découragements.

Pratiquement il saura qu'une seule carrière lui est accessible : l'agriculture. Et avec un minimum de formalités, il pourra avoir le droit de travailler. CARTE AGRICOLE QUI LUI INTERDIRA TOUT TRAVAIL INDUSTRIEL PENDANT TOUTE LA DUREE DE SON SEJOUR EN FRANCE, ET TOUTES SES DEMANDES ULTERIEURES POUR LE CHANGEMENT DE CATEGORIE NE SERONT PAS PRISES EN CONSIDERATION.

S'il veut apprendre un métier autre qu'agricole, il fera une demande TRAVAILLEUR INDUSTRIEL. Pour cela il lui faut un contrat d'un patron.

Première difficulté sinon insurmontable du moins très difficile à résoudre. Dans la plupart des cas, l'employeur simplement méfiant ou à la limite du pourcentage de main-d'œuvre étrangère autorisée, n'acceptera pas de remplir le contrat même s'il a besoin d'apprentis, et préférera s'en passer pour éviter des complications toujours possibles.

Si l'apprenti a force de persévérance arrive à trouver un patron qui accepte de fournir le contrat, le service étranger l'enregistrera, mais NE DELIVRERA AUCUNE PIECE EN VUE DE COMMENCER L'APPRENTISSAGE. Un délai de 2 à 3 mois est nécessaire pour que l'intéressé ait une réponse : AVIS FAVORABLE OU DEFAVORABLE.

Or, dans le métier industriel (et ceci dans la période comprise entre 1930 à 1939, puis pendant le régime du gouvernement de Vichy qui agrava ces lois), il n'y avait pour l'apprenti immigré qu'un seul débouché pour avoir cette carte, c'était : « travailleur à domicile » catégorie de salariés la plus mal rétribuée et privée des avantages qu'accordaient les lois sociales.

Cette catégorie comprenait plutôt les tailleurs et différentes spécialités de la chaussure. Ces spécialités ne pouvaient forcément pas convenir aux aptitudes des jeunes immigrés en général surtout ceux, par exemple, qui se sentaient attirés par la mécanique.

L'intéressé qui s'était procuré ce fameux contrat de travail pour faire son apprentissage de mécanicien, s'étant vu refuser le droit d'apprendre ce métier par la mention « Avis défavorable » du Service Etranger, était dans l'obligation d'accepter une de ces spécialités autorisées, en recommençant toutes les formalités déjà accomplies pour la première demande. S'il l'accepte c'est avec l'espoir qu'un jour il pourra faire changer la spécialité. Mais le cas se présente très rarement.

Pour conclure, dans la plupart des cas, le jeune immigré était condamné à apprendre un métier qui ne répondait pas à ses aptitudes particulières. De même il lui était impossible d'accéder à l'Aéronautique, aux carrières militaire et administrative.

LE COIN DU LECTEUR

Nous recevons une lettre d'un de nos lecteurs. Nous nous excusons de ne pouvoir la publier intégralement, la place nous manquant.

La France a bloqué tous les biens des Italiens en France, y compris tous les comptes en banque, les comptes des chèques postaux ; il y a des centaines et des centaines de réfugiés politiques qui sont restés dans la famine.

Voilà mon cas : Je suis propriétaire cultivateur et je produis et je vendis des fleurs dans la bonne saison. Pendant les six mois — novembre-mai — je dois vivre avec ce que j'ai gagné pendant l'été. Et entretenir la propriété, ce qui fait un bon compte. Or, j'avais l'habitude de verser mon argent d'été à la caisse postale et de le reprendre en hiver. Mais cette année on me l'a refusé.

Eh dit donc, mon vieux, le 15 août j'étais encore renfermé aux Petites Baumettes comme dangereux pour M. Adolph et je suis sorti le 16 à une heure

du matin avec les autres... Français.

Mis à présent, la France, aux Petites Baumettes, a mis mes sous !

— D'able ; il n'y a pas une façon quiconque pour en sortir ?

— Non, à ma connaissance ; toutefois, il faudrait faire distinction entre Italien et Italien ; ce n'est pas juste que ceux qui ont souffert pendant vingt ans la violence fasciste soient à présent tenus comme responsables de ce qu'ils n'ont pas fait.

— Ça viendra ; mieux demain que plus tard. Courage !

Entrave dans l'exercice du métier

Pour donner un aperçu direct et un exemple concret, des difficultés que rencontre un ouvrier arménien pour exercer, je

cite le cas suivant qui se produit journellement. Il a le mérite d'appartenir à l'actualité puisqu'il s'est produit le 2 novembre 1944 et d'être authentique.

Un jeune Arménien, âgé de 18 ans, que je connais personnellement, menuisier de profession, actuellement sans travail, est allé en demander à l'Office de placement 119, Bd National. Il a précisé qu'il travaillerait aussi bien pour l'armée américaine que pour une entreprise française, et, qu'adéquat d'embauche dans sa profession, il accepterait de faire le manoeuvre ou tout autre travail productif.

Vous pensez sans doute qu'à tant de bonne volonté et au moment où la France doit produire le maximum, on lui ait donné un espoir (sinon du travail)

d'être embauché ? Eh bien, non, une fois encore, on l'a découragé par cette réponse catégorique : « Il n'y a pas de travail pour les étrangers ».

MORT POUR LA FRANCE

MISSAK (Michel) Manouchian, orphelin de guerre de 1914, secrétaire du Comité Central du Comité de Secours pour l'Arménie (H. O. C.), rédacteur du journal « Zangou », poète, chef des partisans immigrés, fut lui aussi fusillé par les Allemands avec ses 23 camarades.

L'ennemi se trompait en détruisant le corps des héros, il croyait avoir donné la mort aux immortels. Recourant à ce moyen expéditif, il pensait terroriser les patriotes; au contraire il stimulait leur élan.

L'ennemi de l'humanité a présenté les patriotes immigrés sur des affiches murales « La Libération par l'armée du crime » comme de vulgaires bandits, croyant ainsi pouvoir dresser les Français contre les immigrés, et diviser pour régner ». Mais au contraire, le sang versé a cimenté l'union entre les immigrés et le peuple de France.

Ce n'est pas seulement sous l'occupation allemande que les vrais héros, les vrais idéalistes, les vrais patriotes ont été présentés comme des malfaiteurs de droit commun; mais à travers les âges la vérité fut dénaturée par une poignée de gens à la solde des tyrans, des despotes, conformément à leur propre intérêt et selon le bon plaisir de leurs maîtres. Mais si on peut tromper une partie du peuple pour un temps, on ne peut pas tromper tout le peuple pour tout le temps.

C'est à nous, compagnons de lutte, qu'incombe d'honorer leur mémoire et les présenter au public sous leurs vrais visages.

Ceux qui ne connaissaient pas de près Manouchian, lisant sa dernière lettre adressée à sa chère Méliné, née Assadourian, peuvent voir son vrai visage où se reflètent comme dans un miroir son courage, son esprit de fraternité, son patriotisme, ses idées et ses poèmes qu'il chérissait comme un enfant et qu'il n'a pas oubliés même au dernier moment de sa vie. Écoutons-le respectueusement une dernière fois : *Je mourrai avec mes 23 camarades avec courage et la sérénité d'un homme qui a la conscience bien tranquille, car personnellement je n'ai fait de mal à personne et si je l'ai fait, je l'ai fait sans haine.*

Son esprit de fraternité n'est pas ébranlé même au moment de la mort : *au moment de mourir, je proclame que je n'ai aucune haine contre le peuple allemand et contre qui que ce soit. Chacun aura ce qu'il méritera, comme châtiment et comme récompense. Le peuple allemand et tous les autres peuples vivront en paix et fraternité après la guerre qui ne durera plus longtemps, bonheur à tous.*

Son patriotisme ardent et sa foi dans la victoire sont sûrs : *je m'étais engagé dans l'armée de la Libération en soldat volontaire, et je meurs à deux doigts de la victoire et au but, bonheur à ceux qui vont nous survivre et goûter la douceur de la liberté et de la paix de demain. Je suis sûr que le peuple français et tous les combattants de la Liberté sauront honorer notre mémoire dignement.*

Ses poèmes, qu'il chérissait comme un enfant, il ne les a pas oubliés, même aux derniers moments de sa vie. *Avec l'aide des amis qui voudront bien m'honorer, tu feras éditer mes poèmes et mes écrits qui valent d'être lus.*

Pour la première fois je l'ai entendu déclamer un de ses poèmes intitulé : « Temps de misère dans l'abondance », au banquet donné par la section féminine du H. O. C. en l'honneur des délégués de province à Belleville-Paris.

Comme écrivain et poète il appartenait à l'école réaliste, l'ancienne conception l'art pour l'art des stylistes, il la trouvait ridicule. Comme Victor Hugo il disait : *faire amuser c'est bien, instruire c'est encore mieux, notre rôle d'écrivain est d'instruire et d'éduquer les masses.*

Un jour à Paris, de retour d'une visite au Sacré-Cœur, il me confia : *tu sais, je n'aime pas les gens dédaigneux, et surtout les écrivains vu leur rôle éducatif. Et il ajouta : j'ai soumis à l'appréciation du poète Vahram Tatoul, un de mes poèmes, auquel il n'a donné aucune importance. Manouchian peiné, me disait : Tatoul ferait mieux de s'occuper de ses lapins que d'écrire des poèmes.*

Le devoir des vieux envers les jeunes est très grand, parce que dans l'être humain il y a des trésors enfouis. A chaque manifestation de l'esprit, pour petite qu'elle soit, il ne faut pas la dédaigner. Comme une étincelle il faut la remuer, il faut la protéger pour qu'elle devienne un feu ardent.

La forme, le style, lui étaient indifférents : pour lui le fond, seul comptait. S'il respectait les règles de la versification, c'était pour les faire rythmer. Il disait : *le but de l'écrivain est de forger les caractères des hommes et de les guider de ce chaos sur le chemin d'une meilleure vie.*

Je l'ai entendu parler aussi dans un banquet donné en son honneur à Marseille, rue du Petit-Saint-Jean, salle de l'Union générale de bienfaisance arménienne. Après avoir écouté tous orateurs et avoir pris des notes sur chacun d'eux, conclu, par quelques paro-



MISSAK MANOUCHIAN

Digne continuateur des héros nationaux, de David de Sassoun et du général Antianik, pupille de la nation arménienne, secrétaire général du H. O. C. rédacteur du journal « Zangou », chef des partisans immigrés.

D'après l'aveu même des Allemands, le détachement de Manouchian a commis 125 attentats et 16 déraillements 56 attentats ont été faits par Manouchian à lui seul (150 morts, 600 blessés).

les, tantôt encourageant, tantôt corrigeant chaque orateur et organisateur du banquet. Il avait sa méthode de travail, il avait bien étudié l'effet psychologique de l'encouragement chez l'homme.

Il disait : *Le seul moyen de créer l'émulation chez les militants, est de les encourager, de caresser chez eux l'ambition de l'homme, cet instinct inné de l'homme, c'est comme les forces de la nature ; il faut les dompter et les utiliser pour le bien de l'humanité.*

Voilà l'homme sous son vrai visage. Ce sont des hommes pareils qu'on a essayé d'avilir et de salir en les présentant comme de vulgaires bandits. Le but des fascistes était la division pour retarder leur défaite. Diviser pour régner, mais le peuple français conscient de son rôle de libérateur, au lieu de haïr, a fait un bloc cimenté avec les patriotes immigrés.

Les hitlériens à croix gammée ont assassiné Manouchian et ses 23 compagnons, mais eux ne sont pas morts; les Manouchian ne meurent pas, ce fils du peuple, ce fils du peuple arménien ne mourra pas; leur idéal, leurs

idées de liberté nous sont légués et nous jurons de les exécuter selon leur dernière volonté.

Missak Manouchian, pendant la déportation des Arméniens en 1915, avait à peine 9 ans. Il a quitté sa ville natale de Adé-Yaman sur les confins de Syrie, sa maison paternelle sous l'escorte de gendarme avec leur baïonnette, avec ses deux frères, sa mère et sa tante. Son père Kevork (Gorges) Manouchian, avait rejoint déjà des résistants des Ourfa, où il est tombé dans un héroïque combat, où les Arméniens comme ceux de plusieurs autres villes d'Asie-Mineure: Van, Chabin-Karahissar, Chana (Trébizonde), Dendil-Guémerek, Hadjine, Ayinlab, etc..., ont lutté les armes à la main pour leur existence et pour la liberté, et ont su mourir comme des héros.

Le peuple arménien, petit en nombre, est grand par ses héros morts pour la liberté des peuples.

Sa mère, Vartanouché, née Kapoudjian, est morte pendant la déportation des Arméniens dans les environs de Nizibin, dans un petit hameau marécageux, envahi par les moustiques.

Manouchian a ainsi perdu ses parents et il est resté seul avec ses deux frères Haïk et Garabéd à la charge de leur tante.

Chassés de leur foyer, dévalisés par des brigands jusqu'à leur dernière chemise, nus, sans manger, sans boire, sur les routes d'exil, poussés par les gendarmes turcs de Von Zanders pacha vers leur lieu de calvaire: Deyrel-Zor.

Deyrel-Zor ! où des milliers et des milliers de femmes, d'enfants ont péri déchiquetés par des bêtes féroces, par des bêtes humaines.

Hier, les Arméniens par les adeptes du Kaiser, aujourd'hui, les Juifs par ceux du Führer sont exterminés avec une même sauvagerie inouïe.

Le peuple arménien, dans son ensemble fervent chrétien, ne comprenait pas l'indifférence des Allemands sur leur sort misérable. Il se disait : il n'est pas possible que des gens qui portent la croix du Christ sur leur poitrine, comme nous, nous laissent massacrer et filmer les scènes d'horreur. Mais nous, les orphelins émancipés de tout préjugé, les compagnons de lutte de Manouchian, avons bien compris le véritable but recherché par les porteurs de « Croix Bleue d'acier » et les porteurs de croix gammées d'aujourd'hui, avides de rapines et d'espace vital.

Aussitôt l'armistice signé, la Société de protection des orphelins arméniens et le Comité d'aide au Proche-Orient américain ont commencé à recueillir les orphelins: fleurs parsemées aux quatre vents, avant quelles soient fanées au souffle du désert.

Sur le sort des Arméniens orphelins de guerre de 1914, la diplomatie européenne a usé beaucoup, beaucoup d'encre, et les soi-disant dirigeants éternels des Arméniens, perchés dans différentes capitales d'Europe ont versé des larmes de crocodile sur le sort des orphelins pour mieux les exploiter et pour les faire servir à leurs desseins obscurs. hier leurs pères, aujourd'hui les fils !

A juste titre il me disait : *cés soi-disant dirigeants arméniens, il faut qu'ils se retirent des affaires publiques, leur politique a fait faillite, leur politique nous a amenés là au bord du gouffre, grâce à eux l'immigration arménienne est devenue un article de marchandage sur le marché européen. Nous voulons prendre nos destinées entre nos mains, il ne faut pas qu'ils surenchérissent sur nous devant les conférences internationales.*

Oui, ces ministres errants, s'ils avaient le moindre honneur auraient fait déjà depuis longtemps harakiri. Mais depuis l'armistice de 1918, cette poignée d'aventuriers politiques, chassés ensuite du pouvoir par le peuple d'Arménie, persistent et ne perdent pas d'occasion; hier, à Genève, dans les conférences internationales de parler au nom du peuple arménien, au nom des orphelins, au nom des fils de leurs propres victimes, et aujourd'hui à Berlin.

Manouchian, devant ses bourreaux a crié : *Je n'ai pas cessé le combat.* Oui, il n'avait pas cessé le combat contre les nazis de jadis et d'aujourd'hui, contre leurs satellites de tout accabit, contre leurs satellites arméniens de Berlin, qui depuis un quart de siècle n'ont pas cessé de prêcher la division, isolant les masses de travailleurs arméniens de leurs frères Français.

Manouchian, n'avait pas oublié et ne le pouvait pas, ni les marécages de Nizibin où sa mère mourrait, dévorée par les moustiques, ni le désert de Deyrel-Zor, où des milliers et de milliers de ses frères sont dévorés par des bêtes féroces, par des bêtes humaines, ni sur les routes de France, sa seconde patrie, le mitraillage des réfugiés sans défense par les émules des Prussiens, des hitlériens d'aujourd'hui à croix gammée.

Par la mort de Manouchian, le combat n'a pas cessé, nous continuerons jusqu'à la défaite finale, jusqu'à l'écrasement total de la bête hitlérienne.

Dors tranquille, repos à tes cendres, nous ne l'oublions pas, nous honorerons ta mémoire dignement.

Marseille, le 11 novembre 1944

V. KAMRAG

VUES SUR L'EUROPE

La France reprend sa véritable place parmi les grandes puissances

Comme chaque Français, chaque immigré aura accueilli avec joie intense l'annonce que la France a été invitée à désigner son représentant permanent à la Commission Consultative Européenne de Londres. En effet, le 11 novembre, les ambassadeurs de la Grande-Bretagne, de l'Union Soviétique et des Etats-Unis ont communiqué cette invitation au ministre des Affaires étrangères de la France, en lui annonçant que le gouvernement français y siègerait sur un pied de parfaite égalité avec les représentants de leur gouvernement respectif.

Que représente cette Commission Consultative Européenne ? La décision de la créer avait été prise, il y a un an, à la conférence de Moscou qui précéda celle de Téhéran. Cette Commission a pour but essentiel de traiter les affaires concernant l'Europe et de soumettre ses recommandations aux gouvernements qui y participent. Ainsi, récemment, elle a consacré ses travaux au problème allemand et a poussé son examen d'une manière approfondie. La France apportera donc aux débats à venir des avis qui seront fort utiles, surtout en ce qui concerne le problème allemand.

Cette invitation de la France à la Commission Consultative apparaît comme une conséquence logique de la reconnaissance du Gouvernement Provisoire du général de Gaulle par les puissances anglo-américaines, reconnaissance survenue un an après celle de l'Union Soviétique. Mais elle n'apporte pas moins un élément nouveau et au plus haut degré favorable en ce qui concerne la participation de la France aux discussions internationales.

C'est la première fois, depuis la défaite militaire de 1940, que la France prendra sa part de responsabilités mondiales à côté et sur un pied d'égalité avec les trois grandes puissances démocratiques. C'est donc la rentrée définitive de la France, en qualité de grande puissance, qui apparaît comme un fait sans équivoque possible, pleinement admis par ses partenaires.

Les entretiens de Paris entre les ministres britanniques et français soulignent favorablement cette résurrection de la France dans le concert des peuples. Entamés symboliquement le jour même où la France pouvait enfin, après quatre longues années de cauchemar et de souffrance, célébrer librement la fête de la victoire, ces entretiens revêtent une importance que l'on comprend aisément. Ils nous changent du temps où un Pétain et un Laval furent convoqués brusquement à Montoire ou à Paris, afin de prendre les ordres de leurs maîtres de Berlin !

Les entretiens du 11 novembre se sont poursuivis sous le signe de l'Entente Cordiale. L'accueil enthousiaste que les Parisiens ont réservé à MM. Churchill et Eden démontre que les événements ont pu interrompre le contact direct entre les deux peuples alliés, mais qu'ils n'ont pas pu briser l'alliance qui les unit.

Aujourd'hui, cette alliance reprend une force nouvelle. Dans son allocution, M. Churchill a prononcé à l'Hotel de ville de Paris, une phrase qui va droit au cœur de chaque ami sincère de la France : « Une forte armée française et le plus vite possible est absolument nécessaire pour rétablir l'équilibre de l'Europe et lui donner les éléments de stabilité et de virilité qui sont tant désirés par le monde. »

En effet, les points principaux examinés au cours des conversations ont été les questions de l'armement des forces françaises et leur utilisation au front ; la participation de la France à l'occupation de l'Allemagne et les condi-

tions d'armistice qui seront imposées au Reich après la victoire finale.

Dans son communiqué concernant les entretiens, le gouvernement français constate : « Sur l'ensemble des questions politiques évoquées, les ministres français et britanniques ont été également heureux de constater l'étroite communauté de vues qui répond à la solidarité des intérêts des deux pays. »

Ainsi, après sa chute terrible en 1940, la France s'est ressaisie d'une façon prodigieuse et reprend sa place dans le monde dans le domaine politique et militaire.

A nous, immigrés, de travailler de toutes nos forces pour contribuer, dans la mesure de nos capacités, à l'œuvre de renforcement de la puissance du pays qui nous est devenu une deuxième patrie !

Charles MONNET

TIRÉ D'UN DÉCRET

Le décret du 22 juin 1944, portant institution d'un statut des correspondants de guerre, statue dans son article II : « Les correspondants de guerre étrangers agréés par les gouvernements alliés et accrédités auprès de leurs armées pourront être accrédités auprès des armées françaises, dans les mêmes conditions que les correspondants de guerre français... »

Ce règlement ne peut toucher les intérêts et les espoirs des immigrés qu'exceptionnellement et accidentellement, quand l'un ou l'autre, parmi eux s'est fait correspondant de guerre accrédité auprès d'une armée alliée. Mais, comme tout acte, il aura une valeur représentative, révélatrice et symbolique à côté de sa portée réelle.

Et il nous plaît de constater que le Gouvernement Provisoire de la République, que la France nouvelle, qui est la belle résurrection de ce qu'on appelle la France éternelle, sait assimiler les étrangers aux Français, quand il y a lieu de le faire.

L'Espagne dans la guerre

Avec la fin de la guerre, s'approche le dénouement du drame espagnol. Ce n'est pas seulement le peuple espagnol qui, au Congrès de Toulouse, a exprimé, quasiment, dans l'éloquence émouvante de ses porte-parole, la volonté d'en finir avec le falsificateur et destructeur de la patrie (décision qui va être confirmée à Mexico-City, à la réunion des Cortes). La volonté des peuples alliés de ne plus accepter l'hitlérisme à peine camouflée de Franco, n'est pas moins nette.

La Russie Soviétique a refusé la participation à des conférences où l'hitlérien Franco serait représenté. La presse anglaise quasi unanime rouvre le dossier de l'occupation de Tanger par l'impérialisme phalangiste. Elle établit les comptes de Franco, des exportations qu'il a faites vers l'Allemagne et des importations de la part des Alliés dont il a besoin, pour préparer les comptes que le général félon aura à rendre. Il est certain que dorénavant il ne pourra plus compter sur le soutien du gouvernement anglais. La presse

suisse (par exemple les « Basler Nachrichten ») constate que l'option britannique ne semble pas être disposée à reconnaître comme valable un tel régime, et qu'aucun peuple libre ne peut le reconnaître. Aucune autorité française n'élève la voix contre l'hostilité déjà brutale que les journaux français unanimement manifestent en face de la phalange espagnole et de son führer.

Et pour cause. Tous les Français savent que le nord de l'Espagne est dominé, sinon administré, par la Gestapo. Ils connaissent tous le nombre considérable des « S. S. » passés au-delà des Pyrénées, et très bien reçus par les maîtres provisoires de ce territoire ; et ils ne sont pas sans remarquer la tendance des troupes nazies accrochées encore à la côte ouest de la France à se développer vers le Sud. Nul n'ignore le danger que représente, pour la paix future, une Espagne devenue le repaire des chefs nazis qui seront en fuite, la base de leur regroupement, le centre de leur cinquième colonne.

Franco, évidemment, a pris peur. Il n'a pas seulement émis la prétention grotesque — tout en continuant ses livraisons à l'Allemagne, autant qu'elles sont encore possibles techniquement — de vouloir participer à la future conférence de la paix, lui, représentant de l'ennemi vaincu, dans le groupe des vainqueurs ; il a déclaré et expliqué à qui veut l'écouter, et même aux autres, qu'il n'a jamais été fasciste, qu'Hitler n'est par lui ni vu ni connu — tout en continuant les livraisons et en accueillant les « S. S. » — et qu'il ne comprend pas très bien comment l'envoie de la division « Azul » aurait pu aligrir les Alliés.

Il ne trompera ni les Espagnols, ni les peuples alliés. Le 22 juin 1941, le ministre espagnol des Affaires étrangères déclara : « Je peux vous exprimer la satisfaction avec laquelle le gouvernement espagnol a accueilli la nouvelle du début des hostilités entre l'Allemagne et l'Union Soviétique ». Le 15 février 1942, le Caudillo lui-même proclama devant les officiers en garnison à Séville : « Mais si le chemin de Berlin était ouvert, ce n'est pas une division de volontaires espagnols (volontarios, eh, tu parles, Caudillo !) mais un million d'Espagnols qui se mettrait à notre disposition. »

« Si le fascisme perdait la partie en Europe, je la perdrais moi aussi ». Cette phrase prononcée par Franco au mois de mai 1943 révèle toute l'étendue de son obédience au fascisme, la complexité des liens qui unissent l'Espagne phalangiste à Hitler et à Mussolini, et l'indissolubilité du destin de tous les fascismes. Cette phrase, pour une fois, contient la vérité complète et absolue. La prédiction qu'elle contient est aussi vraie et aussi importante que l'aveu.

Les Espagnols se chargeront de la réalisation de cette prédiction. On n'a qu'à les laisser faire. Si des « guerrilleros » combattent la phalange, si la Junta Nacional bande toutes les forces populaires pour le renversement du tyran, si le peuple le hait et le déteste comme l'oppressur fasciste qu'il est, ce n'est pas seulement parce qu'il a fait incommensurablement mal à l'Espagne, c'est aussi parce qu'il est l'ennemi avéré des peuples alliés et surtout des Français aux côtés desquels tant d'Espagnols ont combattu au cours de ces derniers mois, pour la libération commune.

Ramon LARA

LES VIEUX SLOGANS ET LES NOUVELLES VÉRITÉS

Communauté latine ou amitié Franco-Italienne ?

En 1937-38, il était question d'une « communauté latine », d'une « civilisation latine ou méditerranéenne », d'une « fraternité italo-française », à laquelle on aurait pu adjoindre, éventuellement, l'Espagne... Mais dès qu'on regardait ces palabres soi-disant culturelles d'un peu plus près, on s'apercevait que, bien qu'elles fussent souvent signées par des noms voyants, comme l'académicien et hitlérien Paul Hazard, ou l'académicien Louis Madelin, elles étaient toutes axées sur un malentendu. C'est que la « communauté latine » ou la « civilisation méditerranéenne » étaient entendues comme des armes politiques filo-fascistes et réactionnaires. L'on ne tardait pas à retrouver, ja-dessous, les déclarations de Charles Maurras, devenu nazi et fasciste. Et l'organe, autrefois purement culturel, de l'amitié franco-italienne, dit « Comité France-Italie », sentait de loin la subvention du Duce et du Fascio de Paris et l'intériorisation de l'ambassade de la rue de Valenciennes...

Les écrivains qui y sardaient leur adhésion par une ancienne sympathie culturelle pour l'Italie, les « italiants », dont Paul Hazard devenaient de plus en plus réticents, de plus en plus embarrassés, et le Comité n'était plus qu'un instrument vide de contenu culturel, organe d'espionnage et de trompe-l'œil, dans les mains d'un certain Monsieur Philippe de Zara, payé sans doute par le Fascio de Paris qui, après avoir écrit un livre sur Mustapha Kemal, s'émouvait extraordinairement sur l'intelligence du Duce ! C'était un écrivain de la « Pacte à quatre », de la politique de Munich. Il fit pas mal de cabrioles et de métamorphoses depuis, car sa position l'avait embarrassé, lorsque son « Duce » était entré en guerre contre la France. Mais il se retrouva d'aplomb dans le régime de Vichy. Or, maintenant, les organisations démocratiques italiennes, qui s'expriment à Paris par le très intéressant hebdomadaire « L'Italie libre », et un peu partout grâce à la « Tribune de l'immigration », et « Fraternité », reprennent le mot d'ordre de « l'amitié franco-italienne ».

Examinons brièvement ce que cela voudrait dire sous la plume des fascistes en 1939, et ce que cela veut dire à nouveau dans les messages des démocrates actuels.

De 1938 à 1940, sous le couvert d'une politique filo-italienne et filo-latine, l'on cachait la peur de l'alliance franco-soviétique. Dès que l'Espagne républicaine fut déclarée par la guerre civile, comme par enchantement, ces « méditerranéens » enrégimés se trouvèrent tous du côté de France. L'amitié latine engloba l'Espagne de Franco, l'Italie du Duce, tout en gardant, au début, au moins une certaine réserve envers Hitler... L'on ignora les Rosselli, les émigrés de la « Voce degli Italiani », les Garibaldiens d'Espagne, les Ferrero, toutes les voix libres de la véritable Italie éternelle. L'on parlait chaque fois qu'arrivait à Paris une véritable diocrité de la fausse culture fasciste futuriste cabotin Marinetti, le faux chrétien académicien haineux, Papi-chrétien académicien haineux, etc... L'on s'égosillaient en petit comité sur l'amitié latine, sur la fraternité latine... Ces messieurs de l'autre bord qui avaient le mauvais goût de se faire assassiner à Bagnoles-sur-Orne, par un sicaire de Mussolini, s'étaient nommés Carlo Rosselli et son frère, et on se publiait des romans universellement lus et traduits dans

toutes les langues, comme le romancier Ignazio Silone, ou la bêtise du régime fasciste y était stigmatisée avec une verve extraordinaire, ou ce grand publiciste libéral, Gobetti, mort à Paris, assommé par les « Chemises noires » ; ou cet autre intellectuel qui moisissait depuis quinze ans dans une prison, à Rome, Gramsci, etc... Ces messieurs de la « rive-gauche » n'étaient pas admis dans les salons du Faubourg Saint-Germain, qui avaient leurs goûts littéraires basés sur leurs haines et leurs terreurs politiques.

A remarquer que ce sont ces « latinisants » de 1939, les mêmes qui, aujourd'hui, haïssent la nouvelle Italie renaissante, réclament contre toute l'émigration italienne en France (qu'ils savent pauvre, misérable et presque totalement antifasciste) des mesures radicales d'internement en bloc, en masse, parce que « l'état de guerre n'a jamais cessé entre l'Italie et la France... » et que tout l'italien en France est un espion du Duce... Etrange repentir ! L'on dirait que ces messieurs (de la cinquième colonne), voient avec crainte se dessiner et prendre forme une nouvelle amitié franco-italienne qui, celle-ci, ne leur plaît pas du tout.

Pourquoi ? L'amitié franco-italienne s'est retrouvée, dans le sang et dans la lutte commune contre un ennemi commun, l'oppressur nazi et l'ennemi intérieur, le fasciste de Vichy et de Rome, les amassiers des trusts qui ont le droit de faire de l'internationalisme et de la fraternisation des coffres-forts ! Mais gare que ces consciences, dans les coeurs !... Car, alors, elle y deviendrait une vérité gênante, une vérité fulgurante, semence d'avenir pour les peuples italiens, français, espagnols... Les soldats italiens ont refusé de se battre contre la France en 1940 ; ils ont fait la grève de la guerre imposée par le Duce. Ils se sont égalés dans les maquis après l'armistice de septembre 1943 ; ils y ont commencé, groupés dans les M.O.I., la lutte contre l'ennemi commun, les miliciens, les fascistes et les boches. Le long de la frontière des Alpes-Maritimes, vers le col de Tende, les maquis italiens voisinaient avec les maquis de F.T.P. ; les maquisards italiens de la vallée d'Aoste se réfugièrent parfois dans la Savoie et vice-versa. Une collaboration des états-majors des deux maquis fut organisée.

Nombreux furent les ouvriers et les intellectuels italiens qui, en France, furent fusillés par la Gestapo comme les patriotes français ; leur commune, sainte patrie, était la liberté. Leur amour commun, un avenir pur et neuf. Il y en eut partout. Raïff Terrin, Grassi à Nice, et Macagnone d'origine italienne...

L'insurrection nationale des F.F.I. fut secondée partout en France par les M.O.I. italiens. Ils se dépensèrent sans compter. En Italie, à Naples (il suffit d'interroger un soldat de l'armée française débarquée en Italie), à Rome, à Florence, à Cassino, les armées françaises furent accueillies avec un délire d'amour.

Les gens du peuple, à Naples, couchaient par terre, offrant leur lit au soldat français de passage. Les ouvriers et les paysans firent des centaines de kilomètres quand l'armée française se rembarqua pour partir pour la France, et accoururent au rivage les saluer, les larmes aux yeux...

Chaque fois qu'un intellectuel italien veut trouver sa profonde expres-

sion, il accourt à Paris se tremper dans ce creuset de toutes les libertés, chaque fois qu'un Français veut faire son amour du beau, il va contempler Santa-Maria-del-Fiore, San-Pietro, Monreale et les « Loggia » de Raphaël...

L'amour de la liberté, un peu abstrait et intellectuel chez les Français, aiguise chez l'italien son orientation politique souvent informelle : l'amour de la réalité charnelle et humaine, étoffe la théorie et la structure cérébrale du Français. Osmose spirituelle, amitié réelle confirmée par tant d'échanges vitaux au cours des siècles d'une civilisation commune.

Mais aujourd'hui que l'Italie est antifasciste et libre, que la France renait à une forte, drue et saine conception de la liberté, que l'Espagne bouge, la « culture latine », l'amitié méditerranéenne, risque fort d'être étayée, supportée, soutenue par une réalité vivante : trois démocraties populaires saines, décidant de s'unir, de collaborer contre toute intrusion des trusts, des nazis, des exploitateurs, pour le bien commun de ce peuple « menu », si aimé de Dante et de Rabelais, ce peuple réel, éternel tendon et acteur de l'Histoire.

Mais cela veut dire, mon Dieu ! la fin des monopoles, des messieurs du Comité des Forges... Le Front National, « le Front National » et « le Front National » peuvent bien s'entendre, rêver en amitié les intérêts de ces trois peuples, sans les brides et les limites, et les entraves des nourrices des banques et des trusts.

L'ordre intérieur, la concorde, la tolérance religieuse et civile, l'autonomie des peuples devenus majeurs. Voilà ce que peut signifier la fraternité méditerranéenne de demain, qui naît aujourd'hui dans les luttes communes.

C'est elle qui pourra vraiment revendiquer l'héritage culturel du passé, et reconnaître en Dante et en Calderon et Lope de Vega, en Villon et en Hugo, des témoins communs aux trois nations, ou mieux encore, à l'Europe tout entière. Car fraternité veut dire liberté et compréhension, veut dire unité européenne. Unité qui est la fin des blocs, de la politique d'équilibre, du « divise et impera », si chers aux magnats de l'industrie.

L'on ne pourra plus canaliser les ressentiments contre les juifs ou les communistes, ou les catholiques. « Que chacun soit libre de sa conscience et de sa race ! » dit le peuple, dans sa lumineuse et simple tolérance.

Mais alors, ces messieurs ne pourront plus parler d'amitié latine. Ils ne pourront plus faire des conférences et des clubs « franco-italiens » ? Mais c'est donc la débâcle !

Où, c'est la débâcle de vos manœuvres de haine et de diversion ; les Italiens et les Français sont des amis, des frères.

Vous ne pourrez rien contre cette vérité.

Comme toutes les vérités, c'est une vérité dynamique et puissante. Le Comité France-Italie ou le Comité France-Espagne, le voilà : il y a des F.F.I. qui ont, au-dessous du brassard français, le brassard italien ou espagnol.

La liberté est chez elle dans tous les patriotismes.

Et la tyrannie, dans tous les renoncements, messieurs de la cinquième colonne internationale.

Maria BRANDON.

Les Patriotes grecs de Marseille sont invités à la réunion préliminaire qui aura lieu le dimanche 19 novembre 1944, à 16 h. 30, bar du Dauphiné, face d'Aix.

ORDRE DU JOUR
Designation du Comité de Libération Hellénique

Le gérant : M. Sternier
Imprimerie de « La Marseillaise »
15, cours du Vieux-Port
MARSEILLE

Jeunes Italiens
adhérez à la
Jeunesse Garibaldienne
Siège régional :
Casa d'Italia
4, rue Alfieri - Marseille